



MONSIEUR LAVIGERIE

LA GUERRE  
A L'ESCLAVAGE

Edité par

HENRI GAUTIER  
55, QUAI DES GRANDS AUGUSTINS-55  
PARIS

51.294  
B.42

N° 220

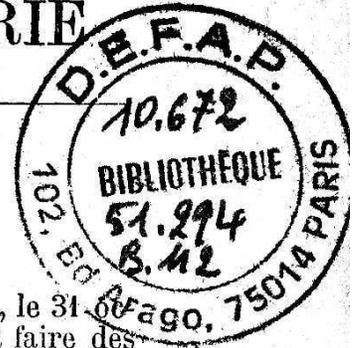
Il paraît un volume par semaine

Directeur littéraire de la *Nouvelle Bibliothèque Populaire*

M. CHARLES SIMOND

# MONSEIGNEUR LAVIGERIE

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE



CHARLES-MARTIAL ALLEMAND-LAVIGERIE est né à Bayonne, le 31 octobre 1825. Son père était receveur de douanes et lui fit faire des études classiques, en le destinant au droit. Mais sa vocation le porta de bonne heure vers le sacerdoce. Elève de Saint-Sulpice, il entra dans les ordres. Nommé professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne, presque aussitôt après avoir subi sa thèse de doctorat en théologie, il se distingua par la clarté et la méthode de son enseignement. Ses auditeurs étaient tous ses amis. En 1860, quand éclatèrent les troubles de Syrie, il fut envoyé en mission en Orient. A son retour, il fut désigné pour occuper à Rome les fonctions d'auditeur de rote pour la France; il devint aussi l'un des prélats de la maison du pape, et Pie IX le proposa comme *persona grata* pour l'évêché de Nancy, où il fut appelé en 1863. Quatre ans plus tard le siège archiépiscopal d'Alger fut créé pour lui. A partir de cette époque commence son véritable rôle d'apôtre. Au concile de Rome en 1869, l'archevêque d'Alger fut un des prélats français le plus favorable à la proclamation de l'infaillibilité du pape. En 1870, il posa sa candidature à l'Assemblée nationale dans les Basses-Pyrénées et ne fut pas élu. Il éprouva un autre échec politique aux élections de juillet 1871. En 1874 il fonda la mission du Sahara et du Soudan. Il organisa ensuite, sous le nom de Pères blancs, la Société des missionnaires d'Alger qui s'établit aussi en Tripolitaine et en Tunisie; il fut l'initiateur et l'âme d'un mouvement qui va se continuant avec un redoublement d'énergie, et qui est signalé chaque année par de nouvelles conquêtes.

Le cardinal Lavigerie est une des grandes figures de notre temps et il en est peu d'aussi sympathiques. Sa physionomie distinguée, sa belle prestance, son regard qui inspire le respect, en même temps qu'il révèle la douceur, la bonté, la fermeté, son grand savoir, son éloquence entraînant, son activité infatigable, sa piété, son dévouement à la civilisation, entendue dans le sens haut et large, ses œuvres charitables qui sont, depuis dix ans surtout, si multiples et si fécondes, toute sa vie consacrée au bien et au travail lui méritent une estime profonde, une reconnaissance sans réserve.

Docteur ès lettres, docteur en droit, docteur en théologie, il est un de nos lettrés les plus distingués, de nos érudits les plus appréciés. A la Sorbonne, il a laissé des souvenirs durables. Dans la chaire sacrée il a rappelé les maîtres de la parole chrétienne. Si, au lieu de choisir la carrière ecclésiastique et l'apostolat, il avait préféré la vie laïque, il aurait, sans conteste, occupé l'un des pre-

miers rangs dans la politique. Car il a toutes les qualités de l'homme d'Etat, l'esprit d'organisation, le jugement droit qui discerne tout de suite les points épineux ou faibles d'une question, voit d'un coup d'œil où il faut asseoir une position, et, une fois l'entreprise résolue, l'exécute sans lenteurs, sans être empêché par les obstacles.

Ce qu'il a fait pour le progrès en Afrique, depuis qu'il a pris, en 1867, possession du siège archiépiscopal d'Alger, ce qu'il y réalise chaque jour et y prépare avec une ardeur infatigable, offre un caractère vraiment épique. Aussi n'est-il pas surprenant que les Arabes, à qui il a rendu des services personnels dans la cruelle famine de 1867 l'avaient surnommé leur Grand Marabout, en déclarant que si, suivant le Coran, tous ceux qui ne sont pas musulmans doivent aller après leur mort en enfer, *fil koucha*, il y aura certainement une exception en faveur de M<sup>sr</sup> Lavigerie.

Il est vrai que Mahomet lui-même a moins fait que lui pour les musulmans, et que le prélat français a plus efficacement aidé à la pacification de la Tunisie qu'une armée de 100,000 hommes. C'était l'opinion de Gambetta, et elle a d'autant plus de poids que le tribun républicain ne cachait point son hostilité pour les œuvres catholiques. Avant l'arrivée de M<sup>sr</sup> Lavigerie à Tunis, il n'y avait ni hôpitaux, ni écoles, ni asiles pour les pauvres, ni même un cimetière pour les chrétiens. En moins de deux années il avait tout changé, apaisé les haines, ramené le calme dans les esprits, et réuni tout le troupeau sous un seul pasteur. Ce qu'il y a de plus prodigieux, c'est qu'il a édifié des institutions charitables, patriotiques et religieuses en persuadant à tous qu'il fallait des sacrifices d'argent et qu'il les a obtenus de l'initiative privée. Mettant en pratique le principe de Fénelon, qu'un évêque doit être sans fortune et sans dettes, il n'a pas craint malgré ses soixante ans et au delà de quitter la crosse de l'évêque pour le bâton du quêteur. Il a fondé, construit, réparé, organisé, enseigné dans toute la Tunisie; établi des missions dans l'Afrique équatoriale; il a érigé une cathédrale provisoire à Tunis, en soixante jours; il a bâti le beau collège de Saint-Charles; il a bâti un cimetière; il a élevé un séminaire à Tunis et une cathédrale à Carthage; il a multiplié partout les écoles gratuites, les hôpitaux, les maisons de secours; il a traversé le monde africain en répandant les bienfaits; comme son divin Maître, *transiit mundum benefaciendo*.

Mais l'œuvre qui immortalisera le nom du cardinal Lavigerie, c'est son entreprise chevaleresque, glorieuse déjà, d'entraver l'action des marchands d'esclaves et de diriger contre eux une véritable croisade. A l'exemple de Pierre l'Ermite, il a prêché la guerre sainte, et il a rallié à sa cause les rois et les peuples. C'est pour la défense de cette cause qu'il a prononcé les discours qui ont eu naguère un grand retentissement dans toute l'Europe, discours admirables par l'élevation des idées, par la vérité poignante des tableaux, par les chaleureuses inspirations du cœur. — Nos lecteurs nous sauront gré d'avoir reproduit ces belles œuvres d'éloquence chrétienne et patriotique dans notre collection. Elles leur permettront d'apprécier non seulement le talent, mais l'âme même de l'illustre cardinal, et de dire avec tous ceux qui applaudissent à ses travaux qu'il est bien, « le grand Français d'Afrique ».

CHARLES SIMOND.

# L'ESCLAVAGE

## DANS LE HAUT-CONGO <sup>1</sup>

---

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Vous savez pourquoi je suis au milieu de vous. La multitude qui se presse autour de cette Basilique et qui la remplit, en ce moment, suffirait à le prouver.

Vous avez donc entendu parler de ce vieil évêque qui, malgré le poids des années et des fatigues africaines, a voulu tout quitter pour plaider auprès des chrétiens d'Europe, la cause des pauvres noirs dont il est le Pasteur et qui agonisent, au Haut-Congo, dans les horreurs de l'esclavage.

Mais puisque vous savez mon histoire et celle de tant de créatures infortunées je ne veux pas revenir sur ce que j'ai dit ailleurs. Vous pouvez le lire, vous l'avez déjà lu, peut-être, dans mes conférences imprimées de Londres et de Paris. Comme c'est à des catholiques belges que je m'adresse, aujourd'hui, je ne veux leur parler que de ce qui intéresse directement une partie de l'Afrique belge : des malheurs de ses noirs livrés à l'esclavage.

Je veux surtout vous expliquer comment il vous appartient à vous, catholiques, de remédier à tant de maux, dans un sentiment de religion, de pitié chrétienne et de patriotisme.

Pour vous y décider je dois tout vous dire.

Je dis donc, tout d'abord, que, comme l'homme de l'Évangile, le prince qui a fondé l'œuvre internationale africaine a jeté une bonne et noble semence. Rien n'est plus facile à établir.

L'Afrique était un monde inconnu et comme perdu pour le genre humain jusqu'au commencement de ce siècle. C'est seulement alors qu'à l'une de ses extrémités, par les entreprises commerciales de l'Angleterre, à l'autre, par les conquêtes militaires de la

---

1. Cette conférence a eu lieu à Bruxelles, et c'est exclusivement du Haut-Congo qu'il est parlé dans cette Conférence, c'est-à-dire de cette partie de l'État Indépendant où ne se trouve aucun administrateur, aucun résident européen, en dehors des missionnaires. Là où sont établis des administrateurs belges, c'est-à-dire dans le Bas-Congo, au-dessous de Stanley-Falls et jusqu'à la mer, la chasse à l'esclave n'a pris aucun développement.

France, la vie sembla lui revenir. Mais l'intérieur restait toujours un mystère que les explorateurs cherchaient vainement à percer. A une telle tâche des hommes isolés ne pouvaient suffire, quelle que fût leur intelligence et leur audace. Il y fallait une main assez puissante pour réunir ces efforts et c'est votre Roi qui fit dans ce but un premier appel à l'Europe. C'est chez vous, à Bruxelles, que tout ce qui représentait la science, les nobles initiatives s'est réuni, il y a dix années, sous sa présidence, pour aborder l'étude des problèmes africains. L'action n'a pas tardé à se joindre à la pensée. Des explorateurs, des officiers intrépides, plus tard, des administrateurs dévoués et capables se sont offerts, risquant leur vie. Plusieurs sont morts sur ce champ d'honneur. D'autres ont fait des découvertes admirables et la face de notre continent a été changée. Un jour, ce sera la face même du monde, car la quatrième partie de la terre jusqu'alors fermée, s'est ouverte avec ses richesses sans nombre, ses mines, la fertilité de son intérieur, son soleil fécondant, ses eaux abondantes. Mais il ne m'appartient de parler, je le répète, ni de commerce ni d'industrie. Je ne suis que la voix criant au désert : Préparez les voies du Seigneur, c'est-à-dire les voies de la vérité et de la justice. Il ne m'appartient pas non plus, mais pour un autre motif, car ici ce serait justice, de parler, quoique je les aie bien connus, des royaux sacrifices accomplis pour atteindre un tel but.

Mais il m'appartient de constater, parce qu'ils sont publics, et qu'ils se rapportent au sujet que je traite, des mobiles élevés qui ont inspiré votre Roi. « C'est, disait-il dans son invitation aux savants de l'Europe, une idée éminemment civilisatrice et chrétienne : abolir l'esclavage en Afrique, percer les ténèbres qui enveloppent encore cette partie du monde, y verser les trésors de la civilisation. » Et dans son premier discours à la conférence internationale il disait encore : « Ouvrir à la civilisation la seule partie du globe où elle n'ait point pénétré, percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières. » Et, enfin, dans l'ordre même de mes préoccupations douloureuses : « L'esclavage, a dit Léopold II, l'esclavage quit se maintient encore sur une notable partie du continent africain, constitue une plaie que tous les amis de la vraie civilisation doivent désirer voir disparaître.

« L'Association internationale doit mettre un terme à ce trafic odieux qui fait rougir notre époque<sup>1</sup>. »

Quelle entreprise donc pourrait être plus noble, plus humaine, plus chrétienne, plus glorieuse ! A elle seule elle suffit pour assurer à son royal auteur, une place parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité et les princes chrétiens les plus dignes de ce nom.

---

1. Le Roi des Belges. (Discours de novembre 1876.)

Aussi, lorsqu'après le congrès de Berlin, les bases des nouveaux États de l'Afrique furent posées et l'État du Congo reconnu avec son immense étendue, ses brillantes espérances, les représentants des grandes Puissances de l'Europe, de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, furent-ils unanimes à lui rendre hommage, et la Belgique, le plus petit des royaumes européens par son étendue, parut ce jour-là, par l'initiative de son Roi, le plus grand, devant le monde entier.

C'est ainsi que la bonne semence fut jetée. Tout semblait devoir assurer une moisson sans mélange. Mais il en faut revenir maintenant à ma parabole. « *Cum autem dormirent homines* », dit-elle, « pendant que ses gens dormaient ».

Vous avez donc dormi, catholiques de la Belgique! Vous n'avez pas donné, au point de vue religieux, à celui de la diffusion des lumières chrétiennes, de la lutte contre la barbarie, tout le concours qui était pour vous un devoir. Votre Roi ouvrait devant vous un pays soixante fois plus grand que le vôtre, peuplé, au minimum, de vingt millions d'âmes, au maximum, selon d'autres, de quarante millions. C'était donc un champ immense d'apostolat et de charité. Y avait-il un but, qui dût exciter davantage le zèle d'un peuple catholique? Or, je le dis avec tristesse, dans cet ordre d'idées vous n'avez pas assez fait. Je sais bien que tous n'ont pas manqué à leur devoir. J'ai vu six dignes fils de votre Belgique se dévouer à ces pensées de foi; je les ai vus tomber noblement martyrs de leur courage. J'ai vu quatre prêtres des diocèses de Gand et de Bruges se dévouer, dans la Société des Pères blancs, à ces Missions nouvelles et braver tous les périls aux extrémités du Congo. D'autres se préparent à les imiter. Deux d'entre eux sont auprès de moi sur les marches de cette chaire. Ils seront suivis, ces jours-ci même, par quatre nouveaux apôtres appartenant à une excellente famille de missionnaires<sup>1</sup>. Mais qu'est-ce que tout cela pour ces immenses territoires?

J'en dis autant pour les ressources nécessaires aux apôtres. Car enfin s'ils donnent leur vie, les chrétiens leur doivent le pain de chaque jour. Je sais encore ici, ce qu'ont fait quelques-uns. Mais noblesse oblige. Vous avez, dans le monde entier, une réputation incomparable de générosité pour toutes les œuvres charitables, trop grande peut-être au gré de quelques-uns, car elle attire chez vous tous les quêteurs, mais pendant que vous soutenez ainsi les œuvres chrétiennes sur tous les points de l'univers, vous avez trop oublié parfois la partie de l'Afrique qui porte désormais votre nom.

Ce n'est pas tout; pendant que vous dormiez ainsi, l'homme

---

<sup>1</sup> Celle de Scheut.

ennemi, la barbarie qui, en Afrique, est l'ennemie de tous les efforts de l'Europe, a fait son œuvre. Avec le bon grain, je veux dire avec le progrès de l'organisation matérielle et la préparation des richesses futures dus à l'impulsion du Souverain, on a vu l'ivraie croître et menacer de tout envahir.

Ecoutez donc ce que devient, depuis dix ans, une partie de cette terre qui réclamait de vous, à bon droit, les bienfaits de la foi chrétienne. Vous avez pu voir dans les récits des voyageurs et dans les discours même que j'ai prononcés, à quelles horreurs la malheureuse Afrique est en proie de la part des esclavagistes; comment des monstres à face humaine, arabes et métis, ensanglantent par le meurtre, ravagent par l'incendie, épouvantent par la chasse et la vente des esclaves, toutes les parties du continent noir : au nord, jusque près de nos frontières sahariennes, dans les royaumes musulmans du Soudan; à l'est, dans les régions qui avoisinent le Nil et l'Océan Indien; au Zambèze, dans les pays qui touchent les provinces portugaises et les récentes colonies de l'Angleterre; autour des grands Lacs de l'intérieur. Mais sur aucun point de l'Afrique, ces horreurs n'approchent de ce qui se passe sur les terres du Haut-Congo. Les explorateurs européens y ont été suivis, en effet, par les esclavagistes en quête d'une proie facile. C'est là que ceux-ci ont tout détruit dans des régions entières où il ne se rouvrera bientôt plus ni villages ni habitants.

On a récemment dressé, en Angleterre, une carte des pays à esclaves, et on y a distingué leur état actuel par des teintes diverses. Les teintes plus claires indiquent simplement l'existence de l'esclavagisme et de ses forfaits; les teintes plus obscures marquent qu'il a tout détruit, dans une fièvre de fureur impie. Or il n'y a, dans toute l'Afrique, que cinq provinces marquées de cette couleur de mort, et ces cinq provinces se trouvent sur les rives du Haut-Congo. Je le dis avec une double douleur, Mes Très Chers Frères, car je suis le Pasteur de ces régions perdues et mes Missionnaires ont été les témoins de cette destruction de populations entières par la cruauté des musulmans et des métis.

Mais une affirmation générale ne peut suffire, il faut des preuves pour vous convaincre et vous décider à arrêter le mal sans délai, car l'œuvre de mort se continue et si vous tardez encore, les provinces voisines subiront le même sort.

Ces preuves je ne les emprunterai qu'à des témoins appartenant à la Belgique ou l'ayant servie au Congo.

Le Manyéma est la plus belle des régions récemment dépeuplées par l'esclavage. Livingstone qui l'avait parcouru, peu de temps avant de mourir, décrit ce pays admirable par sa beauté, par son climat, par ses productions naturelles (entres lesquelles on trouve l'or), par la densité de ses villages et de ses habitants. Stanley raconte

que l'un de ses guides lui en rendait le même témoignage<sup>1</sup>, et cependant, déjà apparaissait l'action dévastatrice des métis qui avaient fixé leur centre à Nyangoué. Ils y étaient bientôt rejoints par un mahométan fameux, dont le nom deviendra, un jour, je le crains, plus fameux encore. Une fois sous la main des esclavagistes armés, ces villages, ces nègres paisibles, sans autres armes pour se défendre que leurs bâtons et leurs flèches, étaient voués à une destruction certaine. La seule chose qui distingue ici leurs forfaits, c'est leur rapidité sauvage. Les musulmans sont, en effet, sur tous les points de l'Afrique, au nord, à l'orient, au centre, les ennemis des noirs et leurs bandes, pour employer l'expression trop juste d'un écrivain anglais, ont envahi le cœur de l'Afrique avec le dessein délibéré « de changer ce paradis paisible en un enfer ». C'est que pour eux, je l'ai déjà dit ailleurs, mais il faut le répéter sans cesse à l'Europe, réduire le nègre en esclavage est un droit, j'allais presque dire religieux, puisque c'est sûr leurs doctrines qu'il repose. Ils enseignent, avec les commentateurs de leur Coran, que le nègre n'appartient pas à la famille humaine, qu'il tient le milieu entre l'homme et les animaux, qu'il est même, à certains égards, au-dessous de ces derniers. Dès lors, s'en emparer, le forcer à servir, est le droit du croyant, et non seulement il n'a pas de remords, mais il trouve une gloire farouche à réduire le noir, comme il y a de la gloire, pour nos chasseurs, à traquer le fauve et à l'abattre. Si le nègre est paisible, on a le droit d'incendier ses villages; s'il se défend, on a le droit de lui ôter la vie; s'il fuit, on a le droit de le faire périr dans d'horribles supplices pour épouvanter les compagnons de son infortune et les détourner de l'imiter.

Ces droits affreux, les bourreaux musulmans et les brigands qu'ils s'associent, les exercent partout où ils sont les plus forts, depuis les pays soumis aux incursions des Touareg jusqu'aux bords du Nyassa et du Zambèze, maintenant qu'on les a laissés pénétrer jusque là.

C'est ce qu'on vient de voir, dans le Manyéma et dans les trois provinces qui l'entourent. A elles quatre, elles avaient plusieurs millions d'habitants, cinq millions, disent les témoins les plus dignes de foi. Aujourd'hui, sauf ceux qui, en petit nombre, ont pu se cacher dans les jungles et échapper à leurs bourreaux, il n'en reste plus un seul. Je me trompe. On a tué les hommes adultes,

---

1. « Maître — disait à Stanley un des capitaines de son escorte — quand je vins ici pour la première fois, il y a huit ans, toute cette plaine entre Mana-Mamba et Nyangoué avait une population si dense, que tous les quarts d'heure nous traversions des jardins, des champs, des villages. Chaque hameau était entouré de troupeaux de chèvres et de porcs. On achetait un régime de bananes pour un cauri (petit coquillage servant de monnaie). Vous pouvez voir vous-même ce que le pays est devenu aujourd'hui. »

(Lettre de Stanley datée de Nyangoué, 28 octobre 1876.)

on a vendu les femmes, mais on a gardé les enfants, je parle de ceux que les esclavagistes ont jugés propres à les aider dans leur métier infâme. Ceux-là ils les élèvent, les forment à l'usage des armes, au vol, au brigandage, et, par une sorte de rage dénaturée, ce sont les enfants des noirs qui, après avoir vu détruire leurs propres villages, massacrer leurs pères, leurs mères, s'en vont maintenant, au loin, assassiner leurs frères, détruire leurs habitations et leurs cultures et faire des esclaves nouveaux.

Phénomène navrant qui peut à peine paraître explicable. L'audace des musulmans s'est accrue en raison de leurs forfaits. Plus ces forfaits augmentent, plus ils devraient, ce semble, redouter le châtiment; c'est le contraire qui arrive. Eux qui tremblaient auparavant pour leurs caravanes à esclaves à la seule présence des Européens, ont peu à peu pris courage et c'est sous nos yeux mêmes que la dévastation marche, chaque jour, avec une hâte qui tient de l'ivresse. Ils semblent craindre que leurs victimes ne leur échappent, par quelque résolution des pouvoirs européens, et ils s'empressent de tout anéantir. Dans ces derniers temps, je veux dire depuis près de deux années, la chasse infâme a pris un tel développement que, dans le Haut-Congo, tout agonise, c'est l'expression d'un de mes Missionnaires.

Mais ici, Mes Très Chers Frères, et pour vous donner une plus exacte idée de faits sans autre exemple dans l'histoire, il ne suffit plus de résumer, la précision des témoignages est nécessaire. Je citerai donc les paroles de témoins oculaires. Je vous lirai une lettre que je viens de recevoir d'un missionnaire de la station de Kibanga, sur le Tanganika, celle où se trouve précisément un prêtre belge dont vous connaissez le zèle intrépide, l'abbé Vynke. Je l'ai donnée, il est vrai, en note de l'un de mes derniers discours, mais les journaux ne l'ont point reproduite et il faut qu'elle reçoive une nouvelle publicité. Je vais donc la lire, dans cette église, devant ces autels, comme dans les premiers temps du christianisme on y lisait les lettres où l'on racontait les supplices et la mort des martyrs.

« J'avais autrefois, à plusieurs reprises, visité le marché d'Oujiji, mais à cette époque les esclaves étaient peu nombreux, et je n'avais pas vu cet odieux trafic dans toute son horreur. A l'époque de ce dernier voyage, la ville venait d'être inondée, dans toute la force du terme, par des caravanes d'esclaves venus du Manyéma, etc., etc. Les esclaves, en raison du nombre, étaient à bon marché et l'on venait me proposer d'en racheter à vil prix, mais presque tous exténués de fatigue, de misère et mourant de faim; quelques-uns auraient été même incapables de faire la traversée du lac pour arriver à la Mission. J'étais si pauvre que je dus presque tous les refuser.

« La place était couverte d'esclaves en vente attachés en longues files, hommes, femmes, enfants, dans un désordre affreux, les uns avec des cordes, les autres avec des chaînes. A quelques-uns, venant du Manyéma, on avait percé les oreilles pour y passer une petite corde qui les retenait unis.

« Dans les rues, on rencontrait à chaque pas des squelettes vivants, se traînant péniblement à l'aide d'un bâton; ils n'étaient plus enchaînés, parce qu'il ne pouvaient plus se sauver. La souffrance et les privations des toutes sortes étaient peintes sur leurs visages décharnés, et tout indiquait qu'ils se mouraient bien plus de faim que de maladie. Aux larges cicatrices qu'ils portaient sur le dos, on voyait de suite ce qu'ils avaient souffert de mauvais traitements, de la part de leurs maîtres qui, pour les faire marcher, ne leur épargnent pas les distributions de bois vert. D'autres, couchés dans les rues ou à côté de la maison de leur maître, qui ne leur donnait plus de nourriture parce qu'il prévoyait leur mort prochaine, attendaient la fin de leur misérable existence.

« Mais c'est surtout du côté du Tanganika, dans l'espace inculte, couvert de hautes herbes, qui sépare le marché des bords du lac, que nous devons voir toutes les horribles conséquences de cet abominable trafic. Cet espace est le cimetière d'Oujiji, pour mieux dire, la voirie où sont jetés tous les cadavres des esclaves morts ou agonisants. Les hyènes, très abondantes dans le pays, sont chargées de leur sépulture. Un jeune chrétien, qui ne connaissait point encore la ville, voulut s'avancer jusqu'aux bords du lac; mais, à la vue des nombreux cadavres semés le long du sentier, à moitié dévorés par les hyènes ou les oiseaux de proie, il recula d'épouvante, ne pouvant supporter un spectacle aussi affreux.

« Ayant demandé à un Arabe pourquoi les cadavres étaient aussi nombreux aux environs d'Oujiji, et pourquoi on les laissait aussi près de la ville, il me répondit sur un ton naturel et comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde : « Autrefois nous « étions habitués à jeter en cet endroit les cadavres de nos esclaves « morts, et chaque nuit les hyènes venaient les emporter; mais « cette année le nombre des morts est si considérable, que ces « animaux ne suffisent plus à les dévorer, ils se sont dégoûtés de « la chair humaine!!! »

Est-ce assez, Mes Très Chers Frères? pour exciter votre indignation et votre horreur, oui, sans doute; mais pour la vérité, il faut davantage. Stanley raconte dans son dernier ouvrage, « *Cinq années au Congo* », que la première fois qu'il descendit ce fleuve, il y avait autour de Stanley-Falls, un pays grand, dit-il, comme l'Irlande, et peuplé d'un million d'habitants, et quand il y revint peu d'années après, il trouva le pays désert et ravagé, et il ajoute ce détail, que, sur un million d'habitants, les témoins oculaires lui

avaient affirmé qu'il n'en avait échappé que cinq mille. Il fait ensuite ce calcul que, sur deux cents habitants, un seul avait échappé à l'esclavage ou à la mort.

Rien de pareil ne s'était vu jusqu'ici, à ce degré, sur aucun point de l'Afrique. Les chiffres de Livingstone et de Cameron, qui faisaient déjà frémir, n'étaient que peu de chose à côté de celui-ci. Ils disaient : cinq hommes, dix hommes tués pour un esclave; et, sur le Congo, Stanley dit « deux cents »! Ah! Mes Très Chers Frères, on a vanté la largeur des eaux de ce fleuve, mais elles auraient pu tarir, et en réunissant tout ce sang versé on l'aurait vu, un moment, continuer à rouler les mêmes flots.

Mais ceci n'est encore que le nombre des victimes. Il faut surtout parler de leurs souffrances. Ce que je vais dire est affreux, il est vrai, mais cela est nécessaire. Pour sauver l'Afrique inférieure, il faut soulever enfin la colère du monde.

Inutile de vous parler des horreurs sans nom de la chasse à l'esclave et de la marche des caravanes; des incendies allumés dans les jungles, pour forcer ceux qui fuient à se livrer aux bourreaux; de la faim de ceux qu'on laisse de longs jours sans nourriture; des pieds déchirés, ensanglantés par les marches cruelles, je l'ai déjà décrit, vous pourrez le lire dans mes précédents discours.

Mais on a dit que, du moins, une fois dans la maison de leurs maîtres, le sort des esclaves africains est plus doux. Je l'ai dit moi-même pour les contrées musulmanes de l'Asie. Mais dans l'intérieur de l'Afrique, dans les territoires dont je parle et qui sont maintenant connus sous votre nom, le nom d'un peuple chrétien, leur sort n'est pas moins horrible que dans les caravanes ou sur les marchés. Je n'irai pas bien loin chercher mes preuves, je ne vous parlerai au milieu de tant d'autres faits dont nous avons été les témoins, que de faits que j'ai appris hier même, dans votre Bruxelles, de témoins oculaires revenus du Congo. Ils sont ici et peuvent me démentir. L'un deux m'a rapporté que le jour même de son arrivée sur les terres du Congo belge, au Tanganika, un chef arabe était mort. Or il avait vu vingt esclaves enterrés vivants avec leur maître. Personne ne s'en émouvait. C'est l'usage du pays, disait-on. Il n'est que trop vrai, et cet affreux usage est toujours debout. Un de mes missionnaires, qui est venu me retrouver ici, me disait de son côté, qu'un jour un chef voisin de sa mission, pour l'engager à le visiter et à se fixer près de lui, lui promettait de faire brûler vivantes, en son honneur, devant sa hutte, huit de ses femmes esclaves. Il s'étonnait de l'indignation du prêtre à une proposition si horrible, tant elle lui paraissait naturelle. Enfin, car je veux en finir, près du Tanganika, il y a un autre chef, un monstre. On l'appelle le roi Wemba, du nom de son territoire, et il est, comme par une sanglante ironie, amateur de musique

autant qu'il est amateur de sang. Or sa musique principale, un peu comme partout dans notre Afrique, ce sont les tambours. Mais il trouve les baguettes en bois trop dures pour son oreille, et afin d'avoir des sons plus doux il en a voulu de nouvelles. Pour cela il a fait couper les mains des esclaves destinés à son abominable orchestre, afin qu'ils battent leurs instruments avec leurs moignons...

Et vous trouveriez que ce n'est pas mon devoir de Pasteur de mettre un terme à de semblables infamies ! Des sages m'ont représenté que je me tue, avec mes voyages et mes discours. Mais je ne me tairai et ne m'arrêterai point. J'ai fait le serment de David, j'ai fait le vœu de ne plus donner de repos ni à mes pieds ni à ma voix, jusqu'à ce que j'aie soulevé d'indignation, sur ces horreurs de l'Afrique, l'univers chrétien tout entier.

Et je n'ai pas tout dit. Je n'ai pas parlé des esclaves encore transportés à l'heure présente dans le nord de l'Inde, au Golfe Persique, en Arabie, dans les îles de l'Océan Indien. La traite maritime est abolie pour l'Amérique. Dans l'Océan Indien lui-même les vaisseaux britanniques ferment la voie aux barques arabes, mais les dahous (c'est leur nom) ont là de faibles distances à parcourir. Ils ont pour eux les ténèbres de la nuit et, à leur faveur, ils échappent souvent aux poursuites.

C'est ainsi qu'on trouve encore les esclaves, tellement pressés, qu'il semblent ne plus former qu'une masse unique, enfoncés dans des cales obscures où, pour les cacher aux croiseurs, on les étouffe en les couvrant de tout ce qui peut dissimuler leur présence, ou on va même jusqu'à les coudre dans des voiles ou dans des sacs, et ainsi liés, mourant de faim et de soif, les vivants attachés aux morts, la petite vérole et la lèpre achevant l'œuvre infâme, ceux qui survivent vont enfin peupler les harems des mulsulmans de l'Asie.

Mais les souffrances et la mort de tant d'êtres humains ne sont pas encore le pire. Le pire c'est la dissolution sociale qui en est la conséquence, parce que pour entretenir la chasse, il faut entretenir les divisions, les haines parmi les chefs noirs et changer en un désordre affreux, la vie patriarcale dont ils vivaient.

Que faire donc, en présence d'un tel spectacle ? Une parole fameuse peut résumer le sentiment dont je voudrais vous voir animés tous. C'est la parole d'un roi, d'un roi de la Gaule Belgique, né près de vos aïeux, à Tournai, peut-être, où son père est mort. Clovis donc, pendant qu'on l'instruisait de la foi chrétienne et qu'on lui racontait la Passion du Sauveur et les cruautés des déicides, « Ah ! s'écria-t-il tout d'un coup, en tirant sa framée, que n'étais-je là avec mes Francs ! ». Fils de Clovis, Belges catholiques, Jésus-Christ est crucifié encore une fois sur les plateaux de l'Afrique dans la personne de ces millions de noirs. Les cruautés ne sont

pas moins grandes, l'abandon est le même; répétez, répétez la parole de votre vieux roi et soyez là avec votre courage et avec votre foi!

---

LES  
HORREURS DE LA TRAITE DES NOIRS<sup>1</sup>

MYLORD<sup>2</sup>,

Permettez-moi de vous remercier tout d'abord de l'extrême bienveillance de vos paroles. Ce sera l'un des plus précieux souvenirs de ma vie que celui d'avoir été présenté à cette assemblée par un homme dont le nom est l'honneur de l'Angleterre, devant son propre pays et devant tous les gouvernements du monde civilisé.

Veillez aussi me permettre de remercier mon éminent collègue, le Cardinal Manning, de l'appui que me donnent aujourd'hui sa présence et son nom que rendent si vénérable les souvenirs d'une noble vie, consacrée tout entière au service de son pays et à celui de l'Église dont il est le Pasteur.

MESDAMES, MESSIEURS,

Ce n'est pas un homme politique qui se présente à vous, aujourd'hui. Je ne me suis jamais préoccupé et je ne me préoccupe, en ce moment, d'autres intérêts que de ceux des âmes, de l'humanité et de la religion.

Ce n'est pas non plus un orateur. Absorbé, depuis près d'un quart de siècle, par les œuvres de mon ministère dans un continent à demi sauvage, j'y ai presque oublié ma langue maternelle. J'ai aujourd'hui le double regret de ne point y avoir appris la vôtre et de ne pouvoir vous communiquer les sentiments qui m'animent que par l'accent de ma voix et, comme on vient de vous le dire avec tant de grâce, par les liens d'affection qui m'attachent à ceux de vos frères qui viennent, chaque année, en grand nombre prendre place au soleil de notre Algérie.

Je ne suis donc qu'un vieux Pasteur, à demi brisé par les fatigues et par les années, qui veut plaider devant vous la cause d'une portion de son troupeau, vouée à d'affreux supplices et menacée d'une complète destruction.

Je vais vous parler des horreurs de l'esclavage africain.

---

<sup>1</sup> Ce discours a été prononcé au meeting tenu à Londres le 21 juillet 1888.  
<sup>2</sup> Lord Granville.

Ce ne sont pas des avocats qu'il faut à l'Afrique, ce sont simplement des témoins, et c'est comme un témoin nouveau que je parais devant vous. Je ne me propose donc pas de revenir sur rien de ce que vous connaissez par vos écrivains ou par ceux de l'Allemagne. Je n'ai l'intention ni de résumer leurs récits ni de revenir sur les sentiments qu'ils inspirent. Mais, devant de telles horreurs, on peut douter quelquefois de leur exactitude, et Livingstone a lui-même exprimé la crainte qu'on ne le taxât d'exagération. Or le doute dans une telle cause, c'est sa perte, parce que le doute amène l'hésitation, et l'hésitation en ce moment, c'est la fin de l'Afrique intérieure. Si nous laissons s'achever le massacre de ses habitants, il ne sera plus temps de rien faire. Ce qu'il faut, c'est porter la conviction dans les esprits, et, pour rendre cette conviction inébranlable, produire des témoins nouveaux d'accord avec les premiers.

Je viens donc vous porter mon témoignage pour la portion de l'Afrique dont l'évangélisation m'est confiée.

Mais ce témoignage n'est pas seulement le mien. J'ai dans les régions dont je vais vous parler toute une légion de témoins oculaires. Ce sont mes fils, les Missionnaires d'Alger, ou, comme les a nommé en Afrique la langue populaire, « *les Pères blancs de l'Algérie* ».

Lorsque je suis arrivé dans ce pays, il y a maintenant plus de vingt années, j'ai vu qu'à moins de vouloir borner mon ministère aux pays musulmans, jusqu'ici à peu près inaccessibles à l'Évangile, il fallait pénétrer dans l'intérieur auprès des populations païennes, et que, quelles que fussent mes forces, je succomberais bientôt, si j'étais seul, à une telle entreprise. J'ai réuni autour de moi quelques jeunes hommes qu'animait le feu le plus pur de l'apostolat. Ils se sont liés par des serments qui les obligeaient à vivre de la vie des indigènes et à souffrir pour eux jusqu'à la mort. Ils n'étaient que trois en commençant; mais c'est la gloire de la nature humaine, que l'héroïsme est, pour elle, contagieux comme le mal; ils sont aujourd'hui trois cents à des titres divers, Pères, Frères, novices ou auxiliaires; trois cents vivants. Cent sont morts, les plus glorieux. Onze d'entre eux ont versé leur sang par le martyre, le reste a succombé au climat, aux maladies, aux privations, aux fatigues. Si j'en parle ainsi devant vous, ce n'est pas par un sentiment de complaisance qui serait misérable, c'est pour donner le sceau du sacrifice à leur témoignage, et ne plus laisser, enfin, subsister de doute sur les horreurs qu'ils nous révèlent. Je me rappelle le mot d'un philosophe chrétien de mon pays qui, parlant de la fondation du christianisme et des objections dirigées contre son histoire, y répondait par cette raison simple et sublime du martyre des Apôtres et des Évangélistes : « Il faut croire, disait Pascal, à des témoins qui se font égorger. » C'est le récit de témoins qui se

font égorger que je vais vous faire entendre aujourd'hui après tout ce que vous connaissez déjà.

Pour ne rien confondre et bien préciser les parties de l'Afrique auxquelles se rapportent ces témoignages, il faut vous dire tout d'abord dans quelles régions mes missionnaires sont établis. Ils occupent, depuis plus de dix ans, le Sahara et la région des grands lacs, depuis les sources du Nil jusqu'au sud du Tanganika, ainsi que le Haut-Congo belge. C'est de là qu'ils m'écrivent et c'est aussi de ces régions, immenses du reste, que je veux vous entretenir, laissant aux voyageurs ou aux missionnaires, qui vivent sur d'autres points de notre continent, à instruire l'Europe de ce qu'ils voient.

Pour parler tout d'abord des premiers, je veux dire des missionnaires du Sahara, ils témoignent donc, malgré ce que d'autres en ont pu dire, que l'esclavage règne toujours avec les mêmes proportions qu'autrefois, dans toutes les contrées de l'Afrique du Nord qui sont au sud des possessions européennes. La chasse à l'esclave pour ces contrées, se fait jusqu'à la hauteur du Niger, dans toutes les régions où les Nègres n'ont pas encore été soumis, de fait, aux rites de la religion musulmane. La vente, au contraire, a lieu publiquement dans toutes les provinces mahométanes. Ainsi, toutes les villes de l'intérieur du Maroc ont des marchés où arrivent les caravanes esclavagistes. Il y a quelques années, cinq ans à peine, ces marchés existaient dans les villes du littoral, et jusqu'à Tanger, en face même de votre Gibraltar. S'il ont fui, depuis, loin de nos regards pour se réfugier dans les villes de l'intérieur, vous savez à qui on le doit : c'est l'honorable Secrétaire de l'Association qui nous réunit aujourd'hui<sup>1</sup>, qui, par ses plaintes éloquentes et indignées, a forcé ces marchands infâmes à cacher du moins leur œuvre. Mais, dans l'intérieur, les marchés se tiennent encore et l'on y voit les Musulmans s'approvisionner ouvertement, plusieurs fois chaque année, du misérable bétail humain. Il en est de même des oasis sahariennes, c'est-à-dire de toutes celles qui se trouvent aux frontières de l'Algérie, de la Tunisie, de la Tripolitaine et jusqu'à l'Égypte.

A la vérité, et pour ne rien dire que d'exact, ainsi que m'y oblige mon titre de témoin, l'esclavage domestique n'a point dans cette région le caractère de boucherie constante qu'il a pris, comme je vous le prouverai, sur les hauts plateaux du cœur de l'Afrique. Une fois achetés et reçus dans l'intérieur des familles musulmanes, ils y sont traités avec assez de douceur. C'est l'intérêt des maîtres de ne point faire périr des esclaves qui leur reviennent cher, à cause

---

1. M. Allen, secrétaire de l'*Anti-slavery Society*.

de la distance. Peut-être, aussi, le voisinage des Européens effraie-t-il les esclavagistes. Ils craindraient que les gémissements et les cris des victimes ne vinssent jusqu'à nos oreilles...

Mais une condition spéciale donne cependant à ce commerce transsaharien un caractère d'atrocité : c'est la traversée du désert qui, avec le troupeau de femmes et d'enfants que les caravanes traînent après elles, exige des mois entiers de voyage. Voyage affreux où il faut marcher à pied sur un sable aride, sous un soleil brûlant, dans un pays où les aliments manquent souvent, et l'eau plus encore. Il y en a pour les marchands esclavagistes, mais les enfants et les femmes ne reçoivent que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir, car ils frustreraient, en mourant, leurs bourreaux du gain qu'ils en attendent. Les Touareg sont le plus souvent les convoyeurs de ces troupeaux humains. Leurs cœurs sont aussi durs que le fer de leurs lances, et une poignée de sorgho cru, chaque soir, une gorgée d'eau, c'est tout ce qu'ils donnent aux esclaves, qui cheminent chargés de l'horrible fourche. Ceux-ci tombent ; c'est la mort. L'œil exercé du marchand sait reconnaître si la victime doit lui échapper avant la fin du voyage. S'il le constate, d'un coup de barre il l'achève. Les hyènes, les chacals viendront dévorer leurs chairs, laissant les squelettes blanchis, pour marquer le chemin des marchés du Maroc ou du Fezzan.

Mais le commerce des esclaves dans le Sahara et les provinces du nord, dont Tombouctou est le centre, n'est rien, à côté de celui des hauts plateaux de l'intérieur. C'est de celui-là surtout que je dois vous parler. C'est là que nos Missionnaires sont, en ce moment, les témoins des faits dont agonise tout un continent.

On ne savait pas bien encore, il y a vingt années, ce qu'était le cœur de notre Afrique. On en parlait comme d'un désert inhabitable et stérile. Il s'est trouvé, au contraire, et mes Missionnaires, me le confirment chaque jour, que c'en était la portion la plus belle, la plus riche et la plus heureuse. On ne l'avait jugée que d'après les terres du littoral. Là, en effet, le climat est malsain, souvent mortel, le travail difficile, presque impossible pour l'Européen. Les traditions antiques, dont les traces se retrouvent jusque dans Hésiode et dans Hérodote, semblaient annoncer pourtant que l'intérieur de l'Afrique ne ressemblait point à ses rivages, et ce qui ne l'annonçait pas moins, c'était l'existence de ses grands fleuves : le Niger, le Congo, le Zambèze, le Nil surtout, qui excitaient à bon droit la curiosité et les conjectures des géographes, des historiens, des philosophes. Ils ne se trompaient pas, comme on l'a vu depuis, sur l'importance de ces cours d'eau mystérieux.

Après les terres basses du littoral, on a donc constaté que le centre de l'Afrique s'élève sur deux plateaux : l'un, de deux à trois

mille pieds anglais plus haut que le niveau de l'Océan; l'autre immense, mesurant des milliers de milles de longueur et superposé au premier de deux à trois mille pieds, en moyenne, ce qui lui donne une altitude totale de quatre à cinq mille pieds au-dessus des mers. Ces deux plateaux, inondés chaque année, à des époques fixes, par les pluies torrentielles que leur portent les nuages formés sur l'Océan Atlantique et l'Océan Indien, sont comme constellés de grands lacs ou, pour parler plus justement, de mers intérieures : réservoirs immenses que la nature a creusés. De ces mers ou de ces grands lacs, comme on les appelle, sortent les quatre fleuves de l'Afrique avec leurs affluents innombrables. C'est ce qui rend ces contrées si belles et si fécondes. Une imagination trop vive et les quatre grands fleuves aidant, quelques-uns y ont même, en ces derniers temps, voulu voir l'antique paradis terrestre. L'altitude y tempère les ardeurs du soleil. Au bord du Nyanza et du Tanganika, la chaleur du jour ne dépasse pas 32 degrés centigrades, et chaque nuit la température descend à 17 ou 18 degrés. La terre est d'une richesse rare. Je ne parle pas des mines nombreuses dont on voit les indices et qui promettent des trésors à l'industrie, je ne parle que de l'agriculture. Aidée par les eaux et par le soleil, elle produit sans peine tout ce qui est nécessaire à la vie. Partout où l'eau coule, quatre moissons sont possibles chaque année. C'est l'expérience que nos Missionnaires en ont faite eux-mêmes pour le blé qu'ils cultivent afin de se procurer la matière du sacrifice eucharistique. Les bois sont d'une beauté, d'une force, qui excitent l'admiration des explorateurs. Toutes ces richesses réunies devaient naturellement attirer et fixer une population nombreuse. C'est ce qui est arrivé dans le cours des temps. Nulle part, dans l'Afrique, on ne voyait de villages plus nombreux et plus peuplés. La paix y régnait, les familles étaient patriarcales; les armes à feu inconnues; on ne les trouvait que vers le littoral, ou sur les bords du Zambèze ou les Portugais les avaient importées.

Coïncidence douloureuse, c'est au moment même où les grands explorateurs et les premiers Missionnaires pénétrèrent, il y vingt-cinq ans, dans ces régions pour y porter la civilisation et la foi, que les marchands esclavagistes, instruits peut-être par ceux-là mêmes qui avaient servi de guides aux voyageurs, y firent invasion à leur tour. Leurs points de départ furent l'Égypte et le royaume de Zanzibar.

Leurs chefs principaux, les métis, race horrible, issue d'Arabes et de noirs du littoral, musulmane de nom, juste ce qu'il en faut pour professer la haine et le mépris de la race nègre qu'ils mettent au-dessous des animaux, et à qui, pour lui donner ce qui lui est dû, on ne doit que l'esclavage, et, si elle résiste, les supplices et

la mort. Hommes affreux, sans conscience comme sans pitié, également infâmes pour leur corruption bestiale et pour leur cruauté, ils justifient le proverbe africain : « Dieu a fait les blancs, Dieu a fait les noirs, c'est le démon seul qui fait les métis. »

Nos pères arrivèrent donc, il y a onze ans, sur les hauts plateaux de l'intérieur, à Tabora, au Tangaïka, au Nyanza, sur le Haut-Congo, pour voir l'œuvre de mort qui s'organisait déjà, croître et enfin tout détruire de proche en proche. Ces belles contrées furent pour les métis, dans ces premiers temps, les greniers d'une double richesse. La vie y était facile ; l'ivoire, principal objet de leur commerce, d'une abondance extrême : on n'était jamais encore venu le chercher si haut ni si loin, et dans certaines provinces, comme le Manyéma, non loin du Tanganika, on en trouvait une quantité si grande qu'on se servait des défenses d'éléphants pour clôturer les jardins et dresser les montants des huttes sauvages. Ce fut par l'ivoire que commença la ruine de ce pays infortuné. Il ne suffisait pas de l'acheter à vil prix ou de s'en emparer par la force, il fallait le transporter à la côte. Or, pour le transport, dans cette portion de l'Afrique, on n'a d'autre moyen que l'homme. Les routes ne sont que des sentiers ardues, les animaux domestiques sont tués par la morsure de la tsétsé. Pour avoir des hommes, les traitants firent des esclaves. Les moindres prétextes suffirent pour trouver des sujets de querelles, c'est-à-dire de massacres prémédités. Sans pitié, sans merci, les brigands tombaient sur une population inoffensive, massacraient tout ce qui résistait, enchaînaient le reste, et, par la menace ou par la force, obligeaient les hommes à servir de bêtes de somme jusqu'à la côte où ils étaient vendus, en même temps que l'ivoire qu'ils y avaient porté.

C'est ainsi que tout commença, mais la cupidité et le sang ont leur ivresse ; ivresse terrible qui ne s'assouvit plus, lorsqu'elle n'est pas réprimée par la force. L'histoire des tyrans païens nous l'avait déjà bien montré. C'est cette ivresse du sang, ce mépris de la vie humaine qui déshonorent aujourd'hui le cœur de l'Afrique. La population y est opprimée, enlevée et comme fauchée d'une manière incessante. Après un village, c'est un autre ; après une province, c'est une province nouvelle, et bientôt tout est couvert de ruines et de sang. Nos Missionnaires du Tanganika nous écrivent qu'il n'y a pas de jour où ils ne voient passer sous leurs yeux des caravanes d'esclaves que l'on traîne au loin comme porteurs d'ivoire, ou sur les marchés de l'intérieur, comme bétail humain. Peu à peu ces marchés se sont ouverts partout ; ce sont les femmes et les enfants qui y sont surtout vendus, maintenant. Depuis que l'ivoire s'épuise et devient rare, les hommes ne sont plus nécessaires ; ils fuient d'ailleurs, lorsqu'ils sont entre les mains de leurs nouveaux maîtres, et on les tue. Les cruautés commises ainsi défont

toute description, et les fléaux d'une telle *chasse*, puisque c'est le nom qu'on lui donne et qu'il faut lui donner pour en présenter une idée juste, dépassent tous les fléaux. Jamais, suraucun point du monde connu et dans aucune page de l'histoire, on n'a vu tuerie, boucherie semblable et pareil mépris du sang.

Déjà des millions de créatures humaines ont ainsi succombé durant ce dernier quart de siècle. Mais la proportion augmente toujours, et, pour les hauts plateaux de l'intérieur, nos Missionnaires dépassent encore le chiffre donné par Cameron, pour le commerce du Zambèze et du Nyassa. Or, Cameron, l'un des hommes de l'Angleterre les plus dignes d'être écoutés en pareille matière, par sa longue expérience de la traite africaine, par son courage, par son noble cœur estimait déjà, de son temps, que cinq cent mille noirs, « au minimum », étaient alors vendus, chaque année, sur les marchés de l'intérieur.

Il est ici, du reste, pour confirmer encore son témoignage et la parfaite conformité de nos sentiments et de nos vues. .../...

La cruauté, par suite de cette ivresse du sang, que je vous ai signalée, suit la même progression que le nombre. Autrefois les envahisseurs se contentaient, au milieu d'une population sans défiance, de prendre ceux qui leur tombaient sous la main. Aujourd'hui, j'apprends, d'après mes témoins oculaires, des scènes où la sauvagerie le dispute à la rage du mal. Les noirs des villages de l'intérieur, sachant désormais ce que veulent leurs agresseurs, prennent la fuite dans les jungles ou dans les futaiés voisines de leurs villages. Ils espèrent y échapper à leurs coups. Écoutez le procédé que les esclavagistes emploient pour les *rabattre*. — C'est un terme impie, mais c'est l'excès même de la cruauté qui force la langue à user pour l'homme des termes jusqu'ici réservés aux fauves; — c'est du reste l'usage de l'Afrique intérieure : les noirs eux-mêmes, quand ils ont des esclaves, ont adopté les termes des esclavagistes et ne leur donnent pas d'autre nom : « Ma bête, mon animal », disent-ils.

La troupe infernale entoure donc les grandes herbes où les naturels se sont réfugiés et y mettent le feu. L'incendie est vite allumé dans les pays du soleil. Bientôt ce sont de toutes parts des cris de terreur et de désespoir, et tout ce qui n'est pas atteint par la flamme, étouffé par la fumée, sort, en fuyant, de ce foyer ardent et tombe entre les mains des bourreaux qui attendent, pour tuer les uns et enchaîner les autres. Vous trouverez des récits semblables dans vos explorateurs et vous ne vous étonnerez plus si les provinces populeuses et fertiles du cœur africain sont, l'une après l'autre, réduites en solitudes désolées où les ossements seuls des habitants témoignent désormais que l'activité humaine, la paix, le travail ont été là.

C'est donc à courte échéance la dépopulation complète de l'Afrique intérieure. Si ces considérations d'humanité ne touchent pas l'Europe, qu'elle songe du moins à la difficulté où elle sera bientôt de jamais tirer de ces régions privilégiées les richesses qu'elles semblaient promettre. Une fois la population détruite ainsi, tout travail, par conséquent toute agriculture, toute industrie sérieuse y deviennent impossible au blanc, privé d'une main-d'œuvre indigène. Sans habitants, le voyageur ne pourra plus même trouver ni aliments, ni abris pour sa route, et les sentiers disparaîtront, fermés par l'impénétrable barrière d'une végétation tropicale. Telle est l'œuvre d'aujourd'hui et la situation de demain. Je le répète une dernière fois, avec toute l'énergie de ma conviction : Si l'Europe n'arrête pas rapidement ces excès par la force, le cœur de l'Afrique, dans quelques années, ne sera plus qu'un désert.

Voilà pourquoi je suis ici et je fais entendre devant vous, chrétiens anglais, comme je l'ai fait entendre devant les chrétiens de France, ce cri d'indignation et de détresse.

Il est vrai que les gouvernements européens pensent à l'Afrique, mais ils semblent n'y penser jusqu'ici que pour s'en emparer. Se réunir en congrès pour tracer des lignes sur une carte et s'attribuer des empires est chose facile. Mais des États chrétiens ne peuvent oublier que le droit est corrélatif du devoir. Les principales nations de l'Europe, l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Allemagne, le Portugal ont, par un consentement commun, reconnu et proclamé leurs droits présents et futurs sur l'Afrique. Elles ont dès lors des devoirs vis-à-vis d'elle. De ces devoirs, le premier est celui de ne pas laisser cruellement détruire la race indigène et fermer, de nouveau, en la transformant en d'inaccessibles déserts, la terre que les explorateurs avaient ouverte à la civilisation. C'est là leur premier intérêt. Mais si la voix de l'intérêt ne parle pas aux gouvernements avec assez de puissance, occupés qu'ils sont par d'autres soucis, il faut les forcer à entendre, pour parler avec Montesquieu, le cri « de la miséricorde et de la pitié ». Et pour cela il faut que ce cri soit poussé enfin, par tous, avec une telle puissance que l'on soit forcé de lui obéir.

Cette œuvre, c'est sans doute l'œuvre même de la Société anti-esclavagiste (*Anti-slavery Society*), qui nous réunit aujourd'hui, celle des hommes éminents qui la président et qui la dirigent, sous les auspices mêmes de l'héritier de la couronne. Mais une association d'hommes, si puissants qu'ils soient, ne saurait tout faire, et, si j'osais m'adresser à vous, Mesdames, je dirais qu'en un sens très réel, une œuvre « de miséricorde et de pitié » est surtout la vôtre. Vous savez mieux que l'homme trouver le chemin du cœur, parce que vous sentez plus vivement que lui; mais cette raison n'est pas

la seule, en ce qui concerne l'esclavage africain. Les victimes de cet esclavage sont maintenant, en effet, surtout des enfants et des femmes. C'est ce que ne cessent de me répéter nos Missionnaires. Il y a deux jours à peine je recevais à Londres une lettre de notre Mission du Tanganika, dont le Supérieur me répétait la même formule : « *Ici maintenant on ne vend plus guère que les enfants et les femmes ; les hommes, on les tue !* » Je n'hésite pas à le dire, dans ce partage, les femmes sont plus à plaindre que les hommes. Les hommes, la mort les délivre d'un seul coup ; les femmes et les enfants, l'esclavage leur réserve mille morts. Il les place sans défense entre les mains de leurs maîtres pour les plus basses débauches et pour tous les actes de la plus horrible cruauté.

J'ai raconté, dans une lettre écrite il y a quelques jours les supplices de ces femmes infortunées de l'intérieur africain, entre les mains de ceux qui les achètent. Laissez-moi rapporter ici un passage de cette lettre :

« Voici, disais-je, un exemple de cette cruauté, choisi aux derniers rangs de l'échelle sociale, chez un noir pauvre. C'est un de nos Pères qui me le raconte et je l'ai déjà moi-même publié, il y a deux ans.

« Durant les pluies de la Masika, dit-il, les terrains de la plaine voisine (de Tabora) étaient devenus un marécage. Impossible d'y avancer sans enfoncer dans la boue. Malgré cela, un nègre du village voisin ordonna à sa femme esclave d'aller y ramasser du bois pour cuire le repas du soir. Elle partit ; mais, à peine entrée dans les champs, elle commença d'enfoncer et bientôt elle se trouva enfoncée jusqu'aux bras sans pouvoir se dégager et obligée de rester immobile pour ne pas enfoncer encore et périr. Sa voix plaintive appelait à l'aide, mais ceux qui passaient près de là ne faisaient qu'en rire. Le mari, ne la voyant point revenir, se mit à sa recherche avec un bâton, sans doute pour l'assommer. Il la trouva dans cet état pitoyable et, sans rien faire pour la secourir, il lui jeta de loin son bâton pour qu'elle pût se défendre, si elle le voulait, lui dit-il avec une atroce ironie, contre les hyènes qui allaient venir à la nuit. Il rentra ensuite chez lui tranquillement. Le lendemain, toute trace de la malheureuse femme avait disparu. »

« Montons les degrés de l'échelle. Un de nos Pères rapporte avec horreur qu'un roitelet du Bukumbi lui disait un matin, de l'air le plus tranquille du monde : « *J'ai tué cinq de mes femmes pendant la nuit* », sans même paraître croire que cela pût être extraordinaire.

« Allons enfin jusqu'aux puissants. Voici ce que je dis moi-même du roi de l'Ouganda, dans la lettre dont j'ai extrait les citations précédentes : « Le Révérend Père Lévesque, ancien missionnaire

« de l'Ouganda, m'a raconté que, se trouvant à la cour du roi Mtéca  
« et attendant, dans l'enceinte extérieure, l'audience de ce prince,  
« tout à coup il vit les portes du *brazah* ou salle royale s'ouvrir  
« avec fracas pour livrer passage à deux soldats armés traînant  
« par les pieds une pauvre femme esclave. Celui-ci venait de la  
« condamner à avoir les oreilles, le nez et enfin la tête coupés à  
« l'instant, pour avoir parlé trop haut avant l'ouverture de son  
« audience. La sentence fut exécutée sur le lieu même devant la  
« foule. Aux cris de l'infortunée qui navraient le cœur des mission-  
« naires, les assistants répondaient par une hilarité bruyante. »

Ces horreurs sont confirmées, on va voir dans quelles propor-  
tions, pour la cour nègre de l'Ouganda où se trouvent de mille à  
douze cents femmes, victimes de tous les caprices du tyran, par un  
témoin oculaire, l'explorateur Speke.

« Voici déjà quelque temps, dit-il dans ses *Sources du Nil*, que  
« j'habite l'enceinte de la demeure royale, et que, par conséquent,  
« les usages de la cour ne sont plus pour moi lettre close. Me croira-  
« t-on cependant si j'affirme que, depuis mon changement de do-  
« micile, *il ne s'est pas passé de jour où je n'aie vu conduire à la mort*  
« *quelquefois une, quelquefois deux et jusqu'à trois de ces malheu-*  
« *reuses femmes* qui composent le harem de Mtéca ? Une corde roulée  
« autour du poignet, traînées ou tirées par le garde du corps qui  
« les conduit à l'abattoir, ces pauvres créatures, les yeux pleins  
« de larmes, poussent des gémissements à fendre le cœur : — *Hai*  
« *Minangé!* (ô mon seigneur); *Kbakka* (mon roi); *hai N'yavio!* (ô  
« ma mère); — et, malgré ces appels déchirants à la pitié publique,  
« pas une main ne se lève pour les arracher au bourreau, bien qu'on  
« entende çà et là préconiser à voix basse la beauté de ces jeunes  
« victimes <sup>1</sup>. »

Femmes chrétiennes de l'Europe, femmes de l'Angleterre, c'est  
à vous qu'il appartient de faire connaître partout de telles horreurs  
et d'exciter contre elles l'indignation du monde civilisé. Ne laissez  
point de paix à vos pères, à vos maris, à vos frères, employez l'au-  
torité qu'ils tiennent de leur éloquence, de leur fortune, de leur  
situation dans l'État, à arrêter l'effusion du sang de vos sœurs. Si  
Dieu vous a donné le talent d'écrire, employez-le à une telle cause  
vous n'en trouverez pas de plus sainte. N'oubliez pas que c'est le  
livre d'une femme, un roman, « *l'Oncle Tom* », qui, traduit dans toutes  
les langues du monde, a mis le sceau à la délivrance des esclaves  
de l'Amérique.

---

1. John Haming Speke, *Les Sources du Nil*. Troisième édition, chap. xi, page 327.

CROISADE ANTI-ESCLAVAGISTE<sup>1</sup>

*A Domino factum est istud.*  
Ceci est l'œuvre de Dieu. (Ps. 117.)

C'est la parole, que dès le moment où j'ai dû vous adresser ce discours, mes très chers Frères, j'avais empruntée, par la pensée, au Livre des Psaumes, afin de caractériser d'un mot les résultats obtenus par l'Œuvre antiesclavagiste dont je viens ouvrir le Congrès.

Permettez-moi de les appliquer aujourd'hui tout d'abord à une coïncidence inattendue qui touchera vos cœurs, comme elle émeut le mien. Dieu nous envoie, en effet, à l'ouverture de ce Congrès consacré au salut de l'Afrique ou, ce qui revient au même, à l'abolition de l'esclavage, l'un de ses plus zélés apôtres, entouré des prémices de son apostolat qui sont aussi celles de notre Œuvre. Arrivé hier même inopinément à Marseille, après une longue traversée, accompagné de jeunes noirs qui ont voulu suivre leur pasteur jusque dans le pays d'où leur était venue la liberté, Mgr Livinhac a pu s'unir à nous dans cette circonstance solennelle.

Vous connaissez, mes très chers Frères, ses titres à votre vénération. Après douze années d'apostolat, après tant de fatigues, tant de voyages, tant de misères, tant de courage et tant de bienfaits, arrêté au milieu d'une persécution cruelle, où un grand nombre de ses néophytes étaient tombés autour de lui; dépouillé, enfermé dans une étroite prison, trouvant à y exercer d'une manière admirable la charité catholique, amenant ensuite à la foi, comme un autre Clovis le roi barbare qui l'avait persécuté et le faisant rétablir sur son trône; tout se réunit, dans cette carrière apostolique, pour exciter votre intérêt, votre admiration. Vous voyez à côté de ce jeune et saint prélat, dans la personne du vénérable supérieur de Saint-Sulpice, un confesseur de la foi, arrêté par les méchants, lui aussi, menacé pour sa fidélité à l'Église, d'une mort cruelle; en sorte que je vois ici en ce moment l'homme vénérable qui a été le maître, le guide de ma jeunesse, et le pieux évêque dont je suis le père. Qu'ils me permettent de leur rappeler à tous deux ce que le grand Évêque de Carthage, saint Cyprien, répète partout dans ses

<sup>1</sup>. Cette allocution a été prononcée le 21 septembre 1890, dans l'église Saint-Sulpice à Paris.

Lettres, dans ses ouvrages, que, d'après l'ancienne discipline de l'Église, les confesseurs remettaient aux chrétiens les dettes contractées par eux vis-à-vis de la justice divine, et de leur demander en ce moment de m'accorder le bénéfice de leurs prières qui, jointes à celles de tout ce peuple fidèle, assureront l'efficacité de ma parole.

Il y a deux ans <sup>1</sup>, je montais dans cette même chaire, par ordre du Vicaire de Jésus-Christ, pour y commencer une croisade pacifique contre l'esclavage Africain.

J'y rappelais alors que l'Église avait eu déjà, à deux reprises, dans l'histoire, à triompher d'un semblable fléau.

La première fois, la lutte dura des siècles. Elle trouvait, comme je vous l'ai dit, le monde païen en proie aux passions d'un petit nombre de maîtres cruels qui tenaient le genre humain comme un bétail sous le joug. Mais, quoique seule et sans autre puissance que celle de la justice et de la vérité, l'Église naissante ne craignit pas de jeter à ces multitudes opprimées le cri de la délivrance. Elle leur enseigna que le nom d'esclave devait disparaître de la langue des hommes, parce que, comme l'expliquait plus tard saint Augustin, ce nom est un nom de châtement, et, si le genre humain était livré à tant de cruautés et d'infamies, c'est qu'il avait abandonné la voie de la justice; mais Jésus-Christ, en expiant nos crimes, et nous obtenant le pardon du ciel, nous a rendus libres de l'esclavage de l'homme en nous délivrant de l'esclavage du péché.

C'est l'écho fidèle de la parole de l'Apôtre des nations que nous transmet ainsi le grand évêque d'Afrique : « Vous êtes libres; le Christ vous a délivrés. »

Mais, si la vérité fut proclamée, dès les premiers jours du christianisme, les passions furent lentes à céder leur proie sacrilège. Ce ne fut que peu à peu que la justice, l'abnégation, la charité triomphèrent. Douze siècles après Jésus-Christ, l'Église poursuivait encore par la voix de ses Pontifes, de ses Saints, de ses plus grands hommes, les cupidités expirantes qui maintenaient encore la servitude.

Cette lutte avec le paganisme terminée, une autre, en un sens plus odieuse, parce qu'elle se livrait entre les chrétiens, commença après la conquête du Nouveau-Monde. Elle a duré trois siècles et vient de finir, de nos jours, par l'abolition de l'esclavage dans le Brésil.

Mais au moment où nous recevions les assurances de cette dernière victoire, dans la mémorable Encyclique de Léon XIII aux évêques de cette nation, une troisième croisade a commencé.

Cette fois elle était dirigée contre l'esclavage africain.

---

1. Le 1<sup>er</sup> juillet 1888.

C'est dans cette même chaire que j'en ai donné le signal public, au nom et par l'ordre du Vicaire de Jésus-Christ.

J'y monte de nouveau en son nom, non plus après dix siècles, comme pour l'esclavage païen, ni après trois siècles, comme pour l'esclavage d'Amérique, mais, après deux années à peine, pour me réjouir avec vous, de ce que le monde civilisé a généreusement embrassé une si noble et sainte cause, accepté le combat, tracé ses lois et ainsi assuré son triomphe. Et je ne trouve, pour exprimer les sentiments de mon cœur, à la vue d'un tel résultat, que la parole des Psaumes que j'ai placée en tête de ce discours : Ceci est l'œuvre de Dieu : *A Domino factum est istud!*

C'est ce que je veux établir à l'occasion de l'ouverture de votre Congrès contre l'esclavage, en vous exposant ce qui a été fait pour cette grande œuvre jusqu'à ce jour et ce qu'il nous reste à faire encore.

\*  
\*\*

Ce que j'ai dit ici pour la première fois de l'esclavage africain a été une révélation pour un grand nombre.

Au fond, cependant, les livres des explorateurs avaient rapporté une partie des maux de notre continent, les académies s'en étaient entretenues. Les feuilles publiques avaient supputé le nombre des bourreaux et celui des victimes. Les voyageurs qui revenaient des contrées musulmanes répétaient qu'ils avaient vu les esclaves noirs se multiplier à mesure que les esclaves blancs diminuaient dans l'Empire Turc, en Égypte, au Maroc, en Tripolitaine. Mais il semblait, ou que de tels faits n'existassent point en réalité ou que le monde civilisé ne dût avoir pour eux qu'indifférence.

C'est dans cette situation que, quelques semaines avant celle où je vous parlais ici pour la première fois, une voix s'était fait entendre. C'était, à la vérité, la voix d'un vieillard parvenu aux extrémités de l'âge, mais c'était celle du Vicaire de Jésus-Christ. Au moment où il adressait son Encyclique aux évêques du Brésil pour se féliciter avec eux de l'abolition de l'esclavage et leur recommander l'œuvre de pères et de pasteurs qu'ils devaient à leur tour accomplir, pour prévenir les désordres d'une révolution sociale, le Pape apprenait, par une voix lointaine, les horreurs qui ensanglantaient, avec les esclavagistes musulmans, tout l'intérieur de l'Afrique. Son âme en fut émue, et, reprenant la Lettre qu'il venait d'adresser aux évêques de l'Amérique, il dénonça avec une rare vigueur de style et de pensée, aux missionnaires, aux évêques, aux princes, aux peuples, au monde tout entier des crimes sans nombre, qui frappèrent l'univers d'étonnement et d'effroi. Avec une énergie qui n'avaient jamais été surpassée par ses prédécesseurs, il déclarait l'esclavage africain contraire à la loi de la nature non moins qu'à celle de la religion, il suppliait, il ordonnait à tous, avec la triple

autorité de son suprême ministère, de sa vieillesse, de son autorité sociale, de combattre, de supprimer un tel fléau.

Mais une lettre ne suffisait point. Nous l'avons vu dans l'histoire du monde, dans celle même de la religion. Nous savons ce qu'avaient fait les Prophètes, qui écrivaient pourtant au nom de Dieu ; leurs enseignements n'avaient point franchi les limites d'Israël. Il fallut que Dieu se fit homme et parlât lui-même pour changer les cœurs. Le Saint-Père voulut donc, à côté des accents de son Encyclique, une voix vivante, un cœur de chair, comme parlent les Écritures, et il les chercha là où il pouvait espérer les trouver, je veux dire parmi ceux que le spectacle de tant de larmes, l'écho des cris de tant de fils arrachés à leurs mères, les lamentations de tant de Rachel, déchiraient depuis si longtemps, jusqu'au fond de l'âme. Et, pour mieux montrer qu'il n'obéissait qu'à une inspiration surnaturelle, ce vieillard magnanime fit choix, pour un tel ministère, d'un autre vieillard dont la voix et les forces étaient déjà à demi brisées par les fatigues.

C'est ainsi que je suis venu.

J'ai commencé parmi vous pour honorer mon pays par les prémices de mes prédications, pour répondre ainsi, comme on a bien voulu le reconnaître alors <sup>1</sup>, aux plus anciennes aspirations de la France vers la liberté et la justice.

De Paris je suis allé à Londres, où le terrain n'était pas moins bien préparé par les traditions de l'Angleterre. Sa Société contre l'esclavage y a donné le touchant spectacle de deux cardinaux de la Sainte Eglise Romaine parlant au milieu d'une assemblée en majorité formée de protestants qui acclamaient leurs paroles. Ce sont eux qui, après nous avoir entendus, ont sollicité le gouvernement de leur pays d'obtenir de tous les gouvernements de l'Europe, comme j'en avais proclamé la nécessité, de s'associer pour réprimer et détruire l'esclavagisme africain. Il suffit pour s'en convaincre de relire le texte même de la résolution qu'adopta le meeting <sup>2</sup> de Princess'-Hall sous la présidence de lord Granville.

---

1. Parole de M. Carnot, président de la République.

2. Voici le texte de cette résolution votée à l'unanimité et ensuite adoptée par le parlement et acceptée par le gouvernement de la Grande-Bretagne :

« Le temps est maintenant arrivé où toutes les nations de l'Europe qui, au Congrès de Vienne en 1815, et à la Conférence de Vérone en 1822, ont pris une série de résolutions condamnant sévèrement le commerce des esclaves, doivent prendre des mesures sérieuses pour en arriver à un effet pratique. Comme les brigands arabes, dont les dévastations sanguinaires dépeuplent en ce moment l'Afrique, ne sont ni sujets à des lois, ni sous une autorité responsable, il appartient aux gouvernements de l'Europe d'assurer leur disparition de tous les territoires où ils ont eux-mêmes quelque pouvoir. Ce meeting se propose de faire instance auprès du gouvernement de Sa Majesté, pour que, de concert avec les pouvoirs européens qui réclament en ce moment une possession ou une influence territoriale en Afrique, il adopte telles mesures qui puissent assurer l'abolition de l'affreux traite des esclaves, qui est encore maintenant pratiquée par ces ennemis de la race humaine. »

A Bruxelles, où règne la foi catholique, le succès n'était pas moins sûr. Il l'a été partout où ma voix a pu se faire entendre, en Hollande, à Rome, à Milan. Les catholiques d'Espagne et du Portugal, ceux d'Allemagne n'ont pas tardé, non plus, à faire écho à la voix du Vicaire de Jésus-Christ.

C'était lui, en effet, qui parlait par ma voix, qui dirigeait mon action, qui encourageait mes actes par ses Lettres, par ses Brefs, par les marques de sa générosité souveraine.

Depuis plus de deux ans, il n'a pas oublié un seul jour cette grande Œuvre, et il m'adressait encore récemment un Bref public pour se féliciter de ce que venaient d'accomplir les Puissances à la Conférence de Bruxelles; pour nous encourager à continuer notre action sur l'opinion publique en faisant appel aux lettres humaines pour la composition de l'ouvrage le plus propre à hâter l'abolition de l'esclavage africain.

N'avons-nous pas, en ce moment même, un nouveau gage de ses bénédictions paternelles, dans la présence au milieu de nous de son éminent représentant en France?

Mais, cette sollicitude constante du Saint-Père, quel but pratique se proposait-elle d'atteindre et m'a-t-elle chargé de poursuivre? un but à coup sûr digne de sa sagesse et de son grand esprit politique. Dans l'audience dernière qu'il me donna pour confirmer ma mission, il me dit : « L'opinion est que plus jamais, la reine du monde, c'est sur elle seule qu'il faut agir. Vous ne vaincrez que par l'opinion. »

L'Épiscopat, surtout celui de la France, ne tarda pas, dans la même pensée, à faire écho à la voix du Vicaire de Jésus-Christ. J'ai reçu et publié les lettres de l'adhésion la plus chaleureuse à la croisade ordonnée par le Saint-Père, de la part de tous les Cardinaux, de tous les archevêques de France, de presque tous leurs vénérables suffragants. Quelques-uns avec une haute éloquence, tous avec l'accent de la charité et de l'indignation apostoliques déclarèrent qu'ils s'associent à l'initiative, aux exhortations de Léon XIII.

Partout, c'est à l'opinion que je me suis adressé avec eux. Vous pouvez relire tous mes discours. Je n'ai pas le temps de les citer ici, mais je ferai imprimer cette Allocution comme j'ai fait imprimer les précédentes, et j'y joindrai mes propres paroles. Vous y verrez que je disais en Angleterre :

« C'est sans contredit aux gouvernements de l'Europe que l'obligation de sauver l'Afrique est tout d'abord imposée. Et pourquoi n'en auraient-ils pas la volonté? Est-il une œuvre plus noble, plus grande, plus généreuse? Sur quelles questions peuvent-ils plus honorablement se consulter et s'entendre que sur la cessation de si effroyables maux? »

Et j'ajoutais : « Mais si la voix de l'intérêt ne parle pas aux gou-

vernements avec assez de puissance, occupés qu'ils sont par d'autres soucis, il faut les forcer à entendre, pour parler avec Montesquieu, le cri « de la miséricorde et de la pitié ». *Et pour cela il faut que le cri soit poussé enfin par tous, avec une telle puissance que l'on soit forcé de lui obéir.* »

En même temps que je renouvelais auprès des personnages alors les plus puissants dans les conseils des princes, l'appel fait aux peuples, aux gouvernements par le Saint-Père, je m'adressais à tous, même aux femmes, pour les conjurer d'agir sur les masses.

« Femmes chrétiennes de l'Europe, disais-je, c'est à vous qu'il appartient de faire connaître partout ces horreurs de l'esclavage et d'exciter contre elles l'indignation du monde civilisé. Ne laissez point de paix à vos pères, à vos maris, à vos frères, employez l'autorité qu'ils tiennent de leur éloquence, de leur situation dans l'État, à arrêter l'effusion du sang de vos sœurs. Si Dieu vous a donné le talent d'écrire, employez-le à soutenir une telle cause, vous n'en trouverez pas de plus sainte. N'oubliez pas que c'est le livre d'une femme, un roman (*l'Oncle Tom*), qui, traduit dans toutes les langues du monde, a mis le sceau à la délivrance des esclaves de l'Amérique. »

Mais ceux à qui j'ai surtout fait appel, sans distinction ni de nationalité, ni de culte, ni de politique, c'est aux membres de la presse.

« Permettez-moi, disais-je aux journalistes français, ici même, dans cette chaire, de vous adresser à tous une demande. Ce qui importe pour le triomphe d'une telle cause, c'est de la rendre populaire. Aidez-moi donc à la faire connaître, vous qui m'avez entendu. Répétez les détails que je vous ai donnés. Si vous avez une voix puissante, si vous disposez de quelqu'un de ces organes qui font et dirigent l'opinion, c'est à vous que j'ose plus spécialement adresser ma prière. Journalistes, quel est celui de vous qui n'a pas, dans un ministère aussi délicat et aussi important que le vôtre, commis quelques fautes qu'il ait besoin d'effacer? A quelque opinion que vous apparteniez, car ici je m'adresse à tous, sans distinction, à la seule condition qu'ils aient l'amour de l'humanité, de la liberté, de la justice, la miséricorde dont vous userez, en soutenant les pauvres noirs, vous obtiendra, un jour à vous-mêmes, auprès de la Justice infinie, miséricorde et pardon. »

Je n'ai aujourd'hui que des actions de grâces à vous rendre, Messieurs, et je les rends sans distinction à tous ceux d'entre vous qui ont contribué à populariser notre cause et à lui assurer la victoire. Le lendemain même du jour où je portais mes premières révélations dans cette chaire, la presse de Paris répétait avec unanimité ce qu'elle avait entendu de mes lèvres.

A la vérité, comme il arrive dans les choses dont les partis

croient pouvoir s'emparer ensuite, chacun pour son propre avantage, et particulièrement dans celles où l'Église est mêlée par quelque côté, des attaques, des inventions, des outrages même se sont mêlés plus tard à ces témoignages de sympathie et à ces approbations premières.

Vous avez pu lire ce qui a été écrit à ce sujet, comme je l'ai lu moi-même ; mais, si ces journaux, je dis les plus hostiles, sont représentés aujourd'hui dans ce grand auditoire, qu'ils me permettent de leur dire que je ne retiens de ce qu'ils ont fait que le service inappréciable rendu par eux à notre cause. La conspiration qu'ils eussent pu ourdir contre elle, c'était la conspiration du silence. Dans une œuvre comme la nôtre il fallait en effet, comme je l'ai dit, saisir surtout l'opinion. Si donc vous avez voulu m'atteindre personnellement, merci, Messieurs, ce sera mon profit personnel pour l'éternité ; mais, merci, encore plus, de ce que vous avez, en parlant contre moi, servi la cause des esclaves. Au fond, tout cela a produit ses résultats à son heure. Les gouvernements, sollicités par l'Angleterre, n'ont pu résister aux manifestations chaque jour plus générales et plus pressantes de l'opinion.

\*  
\* \*

Qu'ont fait, en effet, les Puissances réunies à la Conférence de Bruxelles ? Ceux d'entre vous qui ont lu l'Acte général ont pu s'en rendre compte comme moi.

En un seul mot, les Puissances y ont discuté, adopté et consacré, en principe, toutes les mesures qu'au nom de la religion, au nom de la nature, au nom de la pitié, nous avions hautement sollicitées.

Quand on sait toutes les difficultés publiques ou secrètes qui s'opposaient à un tel résultat, on ne peut assez l'admirer. Il y a fallu plus que la main de l'homme. La main de la Providence s'y voit clairement. *A Domino factum est istud.*

Lorsque j'ai pris connaissance pour la première fois de l'Acte général de la Conférence de Bruxelles, qui m'avait été gracieusement adressé, je l'ai fait d'abord avec tremblement, craignant d'y trouver des mesures insuffisantes ou peut-être hostiles à la réalisation de nos vœux ; mais, après avoir terminé ma lecture, j'ai voulu la recommencer et, cette fois, je l'ai faite après avoir rendu grâce à Dieu, dont toutes les Puissances catholiques, chrétiennes, dissidentes, musulmanes même, ont suivi les inspirations après avoir inscrit son nom sacré en tête de leurs travaux.

Ce qu'elles déclarent donc tout d'abord, sans hésitation et sans vaine affectation de sensibilité, comme nous l'avions déclaré nous-mêmes, c'est que, pour réaliser une telle œuvre, ce qui est, avant

tout, nécessaire, c'est la force <sup>1</sup>, la force armée, décidée à user de ses armes. En présence de ce continent victime des violences d'une cupidité qui ne recule nulle part devant le sang, il était évident qu'elle seule pouvait mettre un terme à tant d'horreurs. Ceux qui la repoussaient pour demander qu'on se bornât aux seuls moyens de la persuasion et de la douceur, à la puissance exclusive des missions évangéliques, s'abusaient eux-mêmes. Léon XIII ne s'y était point trompé. Dès le premier jour, c'est, on l'a vu par ses propres paroles, la répression par la force qu'il a réclamée des princes chrétiens. Nous l'avons demandée hautement à sa suite, aux États, aux Associations libres, aux particuliers eux-mêmes, malgré les très rares oppositions venues d'où, en vérité, après de tels précédents, on aurait dû le moins les attendre. Nous en avons partout proclamé la nécessité, en France, en Angleterre, à Rome, à Bruxelles, et les Puissances l'ont partout reconnue comme nous.

Il fallait d'abord arrêter la traite à son lieu d'origine, là où se fait, selon le nom aujourd'hui consacré, la chasse à l'homme. Les Puissances y ont pourvu, dans l'Acte de Bruxelles, en ordonnant qu'elles établiraient des stations armées partout où la chasse impie est en vigueur, pour réprimer par la force les fureurs de l'esclavagisme.

Elles ont fait plus, elles ont cherché à supprimer le mal jusque dans sa racine, en prohibant désormais, comme nous le demandions, l'entrée, dans la portion du continent africain déshonorée par la traite, des armes et de la poudre. C'était grâce à elles, en effet, que les bandes sauvages d'Arabes et de métis forçaient les populations désarmées de l'intérieur à se soumettre au joug, à fuir dans les jungles, à y affronter les flammes, la fumée, jusqu'à ce qu'elles vinssent tomber éperdues entre les mains de leurs bourreaux : les uns, comme les vieillards, pour périr, sans délai sous les coups ; les autres, comme les jeunes hommes, les enfants, les femmes, pour

---

1. Article premier. — Les Puissances déclarent que les moyens les plus efficaces pour combattre la traite à l'intérieur de l'Afrique sont les suivants :

- 1° . . . . .
- 2° Établissement graduel, à l'intérieur, par les Puissances de qui relèvent les territoires, de stations fortement occupées, de manière que leur action protectrice ou répressive puisse se faire sentir avec efficacité dans les territoires dévastés par les chasses à l'homme ;
- 3° . . . . .
- 4° . . . . .
- 5° . . . . .
- 6° Organisation d'expéditions et de colonnes mobiles, qui maintiennent les communications des stations entre elles et avec la côte, en appuient l'action répressive et assurent la sécurité des routes de parcours ;
- 7° Restriction de l'importation des armes à feu, au moins des armes perfectionnées, et des munitions dans toute l'étendue des territoires atteints par la traite.

(Acte général de la Conférence de Bruxelles, chap. 1<sup>er</sup>, art. 1<sup>er</sup>.)

être entraînés sous le joug là où on pensait le mieux les vendre. Tout cela était, depuis l'origine, l'œuvre des armes à feu. C'est la parole de ce Chef africain que j'ai souvent répétée, auquel un de nos missionnaires demandait quels étaient les souverains de l'intérieur de l'Afrique : « Ici, dit-il, c'est la poudre. »

Les Puissances en ont donc fait une loi précise : Sans leur autorisation, ni armes, ni poudre ne peuvent être introduites dans l'intérieur si elles ne sont destinées à leurs troupes ou à celles des volontaires qui les assisteraient dans la répression de l'esclavage.

Mais les lois, même les meilleures, peuvent être violées : elles le sont plus souvent encore par la ruse, la violence, la cupidité des barbares. Les Puissances chrétiennes y ont pourvu. Chacune de ces violations doit être désormais punie avec la même rigueur que le font, dans leur propre sein, les nations civilisées. L'attaque injuste, la chasse, le rapt, les mutilations odieuses qui augmentent le prix de l'esclave pour la vente, sont châtiées par les soins des Puissances des mêmes peines dont elles sont frappées en France, en Angleterre, en Belgique, dans toutes les nations civilisées.

De telles peines effraieront sans doute, mais elles ne suffiront pas à tout empêcher, tant qu'il restera à la portée de l'Afrique des lieux où la marchandise humaine trouve à se vendre pour satisfaire à des habitudes invétérées de paresse ou de débauche. C'est une loi de l'économie sociale qu'une marchandise soit offerte lorsqu'elle est demandée. On cherchera donc à alimenter encore, tant qu'ils seront accessibles, les marchés établis secrètement dans l'Empire Turc, dans la Tripolitaine, et ouvertement dans le Maroc, dans le Soudan, jusqu'aux portes mêmes de l'Algérie, dans les oasis du Sahara. Ce qu'il faut, ce n'est pas seulement mettre matériellement, aux lieux d'origine, obstacle à la chasse à l'homme, frapper de châtiments les violations de cette loi, mais surveiller la formation et le passage des caravanes, leur fermer les voies de la terre qu'elles suivaient jusqu'ici ou celles qu'elles pourraient s'ouvrir encore, y établir non seulement des stations armées, mais y entretenir des colonnes légères chargées d'arrêter les caravanes impies, d'en saisir les conducteurs et les victimes, de les prendre jusque sur le rivage, jusque sur les boutres par lesquels se fait sur mer l'infâme commerce ; forcer les musulmans à fermer les marchés même secrets qui pourraient exister encore sur leurs domaines, donner aux agents de l'Europe le droit et leur imposer le devoir de surveiller les agents musulmans.

Ces mesures à prendre aux lieux d'origine, sur les routes des caravanes, dans les lieux d'embarquement, sur le passage des bateaux arabes, aux abords des marchés, c'est ce que je réclamaï lorsque je plaidais moi-même cette cause. Et maintenant, c'est fait, non seulement sur le Nyanza et le Tanganika, comme je le deman-

dais, mais sur tous les points de l'Afrique. Les Puissances se sont chargées de l'exécution dans les territoires qui les concernent; elles ont promis d'y accorder leur protection et leur faveur à toutes les entreprises des sociétés formées dans ce but, ou des initiatives individuelles.

Ce serait méconnaître néanmoins l'esprit élevé qui animait les membres de la Conférence de Bruxelles, de penser qu'ils se sont arrêtés là. A côté de la force nécessaire pour permettre désormais la libre action et la sécurité des œuvres civilisatrices, ils font directement appel à ces œuvres elles-mêmes. Ils les énumèrent toutes dès l'abord : l'administration, la science, l'industrie, le commerce, l'instruction et, enfin les Missions chrétiennes auxquelles les Puissances promettent liberté et protection.

Vous avez vu comme moi que Notre Saint-Père le Pape, après avoir rendu hommage aux moyens adoptés par les Puissances, aux mesures de force, je le répète, dont il reconnaît et proclame, après l'Esprit-Saint lui-même, la nécessité, nous rappelle que nous avons un autre devoir à remplir, celui de faire connaître le nom et les lois de Dieu à ceux qui les ignorent.

\*  
\*  
\*

Telle est l'œuvre décidée par les Puissances. Si elles tiennent leurs résolutions et leurs engagements, et, pour les y affermir, c'est encore sur l'opinion, sur celle des catholiques qu'il faut compter, il ne peut y avoir de doute sur le succès définitif.

Il ne s'obtiendra pas sans doute en un jour, et on peut dire qu'un tel résultat impossible dans ce délai, sur une aussi immense échelle, ne serait même pas heureux pour l'Afrique, à qui des traditions tant de fois séculaires assurent en ce moment, malgré leur barbarie, une forme telle quelle d'état social, dont la suppression subite la jetterait dans le chaos. Le mal serait plus grand encore qu'il ne l'a été jusqu'à ce jour. Le principe est donc seul posé, il est en voie d'exécution; s'il est maintenu, comme nous n'en pouvons douter malgré l'abstention momentanée de la Hollande, à laquelle, au nom du monde civilisé tout entier, nous adressons un dernier appel, l'esclavage sera un jour aboli tant sous ses formes domestiques que sous celles de la traite et du commerce de l'homme.

Pour assurer mieux encore la fin de tant d'infamies, notre Oeuvre a décidé, à l'exemple de ce qu'ont fait les Puissances pour la souveraineté politique, de diviser le travail et d'en attribuer une part à chacun de ses Comités.

Si, dans l'ordre politique, les Puissances avaient voulu travailler ensemble, sans distinction ni partage, à la civilisation de l'Afrique, elles auraient abouti à la confusion, aux rivalités, aux luttes sté-

riles et peut-être à un désordre pire que celui de la barbarie primitive. Elles se sont sagement accordées à donner des limites propres à l'action de chacune d'elles et un territoire spécial à leur influence. Commencée au Congrès de Berlin, l'œuvre est aujourd'hui consommée sans aucune des luttes que, dans l'état actuel du monde, nous avons tant de raisons de craindre. Étudiez les plus récentes cartes d'Afrique, vous n'y trouverez plus une région barbare qui ne se rattache à quelqu'une des nations de l'Europe. La Belgique a commencé avec son Congo; l'Angleterre, l'Allemagne sont dans les régions orientales; l'Italie, dans celles de l'antique Éthiopie: la France, dans celles qui étaient appelées à compléter ses domaines de la Méditerranée et de l'Océan.

Dans ces contrées diverses, chaque nation reste indépendante et peut dès lors travailler pour son propre intérêt, tout en assurant l'œuvre de tous. La transformation politique de l'Afrique a été ainsi hâtée, sans secousse violente, par les deux passions qui entraînent le plus noblement et le plus efficacement les peuples: l'amour de l'humanité et celui de la patrie.

J'en dis autant de l'Œuvre antiesclavagiste.

Dès le premier moment, cette double pensée a été celle du grand Pape qui a fait appel à notre dévouement.

Il a voulu, par le libre concours de tous, sans distinction de nationalité, amener l'abolition d'un fléau, flétri par toutes les nations civilisées. Ce sera un des plus nobles spectacles de l'histoire qu'en deux années, à la voix de ce grand vieillard, une telle résolution ait été proposée, prise, proclamée dans l'Acte général de Bruxelles, par le vote des nations.

Mais il en serait de notre croisade ce qu'il en aurait été de la division politique de l'Afrique si, après nous être tous unis dans un élan commun pour réclamer des Puissances des engagements solennels, nous ne nous partageons pas la sphère où chacun de nous doit agir.

C'est ce qu'a désiré le Saint-Père.

Notre Œuvre s'est donc partagée dès l'origine, en prévision de sa situation actuelle, en autant de Comités qu'il existe de nations diverses qui s'intéressent pratiquement à l'avenir de notre Continent. Chacun de ces Comités doit s'occuper, en Afrique, des régions placées sous la dépendance de la nation à laquelle lui-même appartient. Sans doute, tous les gouvernements chrétiens de l'Europe gardent la liberté d'employer dans leurs domaines les concours qui se proposent spontanément à eux, de quelque côté qu'ils leur viennent. Des Anglais, des Américains, des Français se sont offerts à la Belgique. C'est pour cette dernière que deux fois Stanley a traversé l'Afrique. C'est dans ses domaines que notre héroïque Joubert arme courageusement, depuis dix années, les nègres des

bords du Tanganika pour y maintenir la paix par sa petite troupe et pour y garantir nos missions contre les esclavagistes.

Les Puissances se sont engagées à donner liberté et protection à tous ceux qui se présentent pour les assister dans la destruction de l'esclavage : Sociétés constituées, individus isolés, missionnaires.

Les Comités de l'Œuvre antiesclavagiste, constitués sous nos auspices et ceux du Saint-Siège, c'est donc, après Dieu et les pauvres noirs, pour leurs patries respectives qu'ils veulent travailler. Unis de cœur dans une commune pensée qui est celle de la cessation des maux de l'Afrique, nous avons, en servant ainsi la religion de l'humanité, le désir et la volonté de servir chacun notre pays respectif, dans le terrain qui lui est spécialement dévolu, en y faisant cesser l'esclavage : les Anglais dans celui de l'Angleterre, les Allemands dans celui de l'Allemagne, les Portugais, les Belges, les Espagnols, les Italiens, dans ceux du Portugal, de la Belgique, de l'Espagne et de l'Italie ; et, enfin, puisque je parle aujourd'hui devant un auditoire français, les Français dans celui de la France.

Les membres du Comité National de France savent le champ nouveau que la Providence ouvre, après tant d'autres en ce moment même, devant eux.

La France n'avait pas attendu les temps actuels pour commencer la conquête africaine. Elle avait précédé presque tous les peuples dans ce duel immense de la civilisation et de la barbarie. Elle a, depuis plus d'un demi-siècle, travaillé en Algérie, dans le Sénégal, dans les colonies de l'Océan Atlantique, plus récemment enfin, dans la Tunisie. Mais, entre ces contrées qui lui appartiennent depuis longtemps sur les deux mers, reste encore une région immense, grande presque comme la moitié de l'Europe et où l'esclavage se montre avec plus de cruautés, peut-être, que dans le reste du continent noir : dans le Soudan où les princes musulmans l'ont élevé à l'état d'institution publique, avec leurs *negres du trésor*, dans le Sahara qui sert de lieu d'exportation et de passage incessant, avec des barbaries sans nom, aux esclaves destinés aux marchés du Maroc, de la Turquie, de la Tripolitaine. Il semble que, derrière les portes que nous avons ouvertes si grandes à la civilisation de l'Europe, à son commerce, à ses arts, à son industrie, à sa foi, s'élève comme une infranchissable barrière dans la solitude sauvage des déserts. Pour se rendre des bords de la Méditerranée où nous sommes les maîtres, et où, d'ici, nous arrivons aujourd'hui en moins de deux jours grâce aux progrès de la vapeur, il faut, pour pénétrer jusqu'au Soudan qui nous offre tant d'espérances, avec ses populations nombreuses, ses produits naturels, ses mines d'argent et d'or, contourner la moitié d'un continent et remonter le Niger, avec des frais et des périls sans nombre, alors que, dans quatre jours, une voie ferrée nous permettrait d'ouvrir

à notre France, à l'Europe, les dernières profondeurs de l'Afrique.

Combien de fois j'ai entendu nos hommes de guerre regretter qu'il ne leur eût pas été donné, dès l'origine, de pousser plus loin la conquête. Combien de fois moi-même, venant de parcourir les plaines déjà vivifiées par la vaillance, la richesse, le génie de nos soldats, ne me suis-je pas dit avec tristesse, sur la limite du désert : devant nous, maintenant, et jusqu'aux extrémités de l'Afrique, des millions d'âmes, de peuplades sans nombre sont plongées, sans en pouvoir sortir, dans un abîme de maux, au milieu même des splendeurs de la nature tropicale, et ce qui nous en sépare, ce sont ces sables arides. Mais un jour, avec les merveilles de l'industrie moderne, on pourra vaincre enfin les déserts et les franchir en moins de temps que je n'en ai mis peut-être pour venir d'Alger jusqu'à ces oasis. O Dieu, ajoutais-je, que ce soit un jour l'œuvre de la France !

Mais ce qui est fait n'est qu'une aurore :

Il y faut maintenant le travail du jour et de la chaleur. C'est pour cela que je fais appel, de nouveau, au Comité National français de la Société antiesclavagiste. Ses membres n'ignorent pas que, comme toujours, ces objections ont déjà été présentées. Mais pour ceux qui ont étudié ces questions, les éléments de leurs solutions matérielles et morales, les objections sont tombées déjà.

Qu'on lise ce que viennent d'écrire un de nos plus honorables, de nos plus habiles et de nos plus expérimentés généraux, un ingénieur digne de ce nom <sup>1</sup>, il ne reste qu'une question de devoir et d'honneur. Avec un chef qui soit à la hauteur d'une telle entreprise, un chef qui sache se garder et garder les autres, on verra disparaître tous les obstacles. Les hommes de guerre les plus expérimentés de nos campagnes africaines ne doutent pas que deux cents hommes de troupes françaises, munis de nos armes perfectionnées, assistés de *goums* indigènes pour le service matériel des convois, ne triomphent de toutes les hostilités que peuvent présenter des populations féroces, sans doute, mais n'ayant pas d'armes qui puissent leur permettre une sérieuse résistance, et que le manque d'eau empêche toujours d'ailleurs de se réunir elles-mêmes en plus grand nombre.

Je parle d'après ceux qui savent et auxquels, en témoignage de ma confiance absolue, j'ai proposé de les suivre, malgré mon âge, pour assurer les secours de mon ministère à une telle expédition.

Mais, après l'œuvre de la force, qui est nécessaire mais à laquelle je ne puis offrir que le concours de mes prières et de mes vœux, doit venir celle de la civilisation et de la paix. Je ne puis qu'encourager le Comité antiesclavagiste de France à entrer dans celle-ci.

Il ne suffira pas en effet de forcer, comme on le fera aisément,

les Touareg à la soumission, c'est l'œuvre de nos soldats ; il faudra gagner les cœurs. Et, sous ce rapport, combien de choses utiles à faire. C'est l'éducation de tribus réduites à la plus affreuse misère, par des siècles d'oppression, de luttes impies et de tous les désordres que ces luttes traînent après elles ; de peuplades errantes ayant perdu toutes les traditions du travail et réduites, au milieu d'hostilités incessantes, à ne plus avoir pour vivre qu'une ressource : le pillage, l'assassinat, la vente de l'homme, plus fréquente et plus atroce, là, à nos portes, que partout ailleurs, même en Afrique. Ce qu'il faut, c'est rendre la vie à leurs oasis par la recherche des eaux perdues, par la reprise des cultures appropriées à leur sol, par l'instruction de leurs enfants, par les soins que la charité doit donner à leurs malades, par les refuges qu'elle doit offrir aux esclaves fugitifs.

C'est la part que j'ai réservée, comme vous le savez, à l'Œuvre antiesclavagiste dans le Sahara africain. Je ne parle pas, même pour nos missionnaires, de la prédication de la foi. Je crois que ce n'est point par là qu'il faut commencer, au milieu des populations musulmanes. Il faut commencer par gagner le cœur et par éviter de surexciter le fanatisme.

Auprès des *bordjs* où nos soldats auront arboré notre drapeau, je placerai donc, s'il plaît à Dieu, les postes de la charité, du travail, de la miséricorde. Mon personnel est commencé. La maison où j'achève de le former est préparée sur les limites mêmes du désert. C'est là que j'appelle à se joindre à nous tous ceux qui seraient prêts, non à conquérir eux-mêmes le Sahara par les armes, comme quelques-uns en ont la pensée, mais à faire aimer de ces populations perdues le nom et l'influence de la France, et à leur prouver que, si un sentiment inspire notre pays dans une semblable conquête, c'est surtout celui de bien à accomplir.

Voilà, mes très chers Frères, l'Œuvre qui se présente à nous. C'est pour elle que va être faite la quête qui suivra ce discours. Elle le sera par ces missionnaires, mes fils, les Pères Blancs qui m'ont accompagné jusque sur les marches de cette chaire, et qui suppléeront à mon impuissance de parcourir un aussi vaste auditoire. Donnez-leur votre obole comme une marque que vous approuvez ce que nous allons faire dans le Sahara. Paroissiens de Saint-Sulpice, n'oubliez pas que c'est la moisson du sang versé par un enfant de cette paroisse qui va germer, grâce à vos aumônes, et, si vous ne pouvez suivre les traces généreuses de votre martyr, montrez, du moins, que vous êtes dignes de comprendre son héroïsme.

---

Le Gérant de la Nouvelle Bibliothèque populaire : HENRI GAUTIER.

ANGERS, IMPRIMERIE A. BURDIN ET C<sup>ie</sup>, RUE GARNIER, 4.